



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

M. 120
M. 121
N. 95

COLLECTION « AMES ET CHOSES »

7

Jean LORRAIN

Quelques Lettres curieuses et inédites

présentées par J.-F. Louis MERLET



1925

HENRY GOULET

Libraire-Editeur

5, RUE LEMERCIER, PARIS (17^e)

Troisième édition

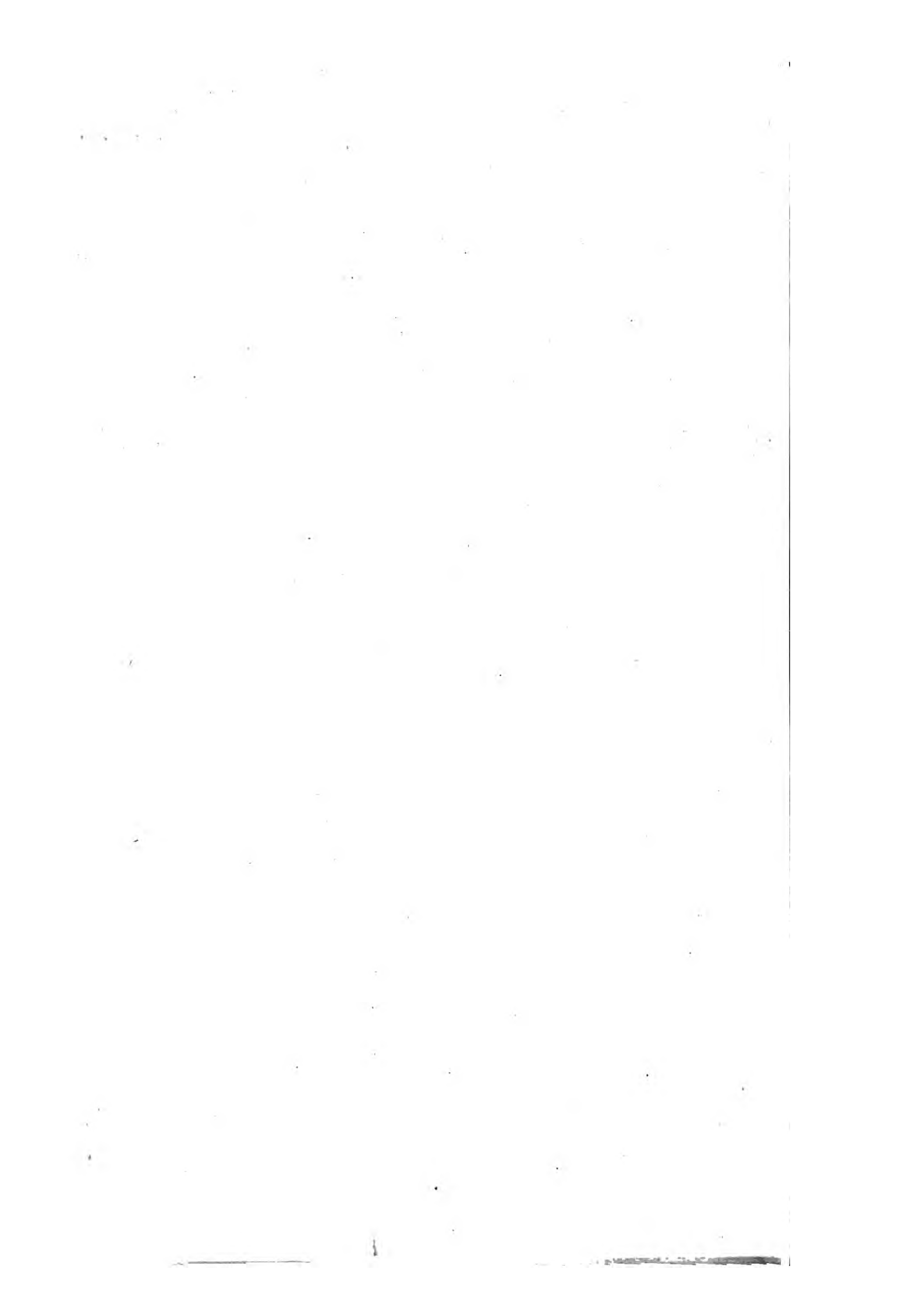
Prix : 3 francs.

IJS 7170 A. 2





COLLECTION
« AMES ET CHOSES »



Quelques Lettres curieuses et inédites
de Jean Lorrain

DU MÊME AUTEUR

EN DÉRIVE, roman, *épuisé*.

AU SEUIL DES TEMPLES (préface de Pierre Louys), *épuisé*.

L'IDOLE FRAGILE, poèmes (préface d'Albert Samain), *épuisé*.

LA CHANSON DES MENDIANTS, poème (préface de Emile Verhaeren),
épuisé.

LE VISAGE DE MACHIAVEL, roman (Edit. Fayard).

LA TRAGIQUE AVENTURE, roman (Edit. Floréal).

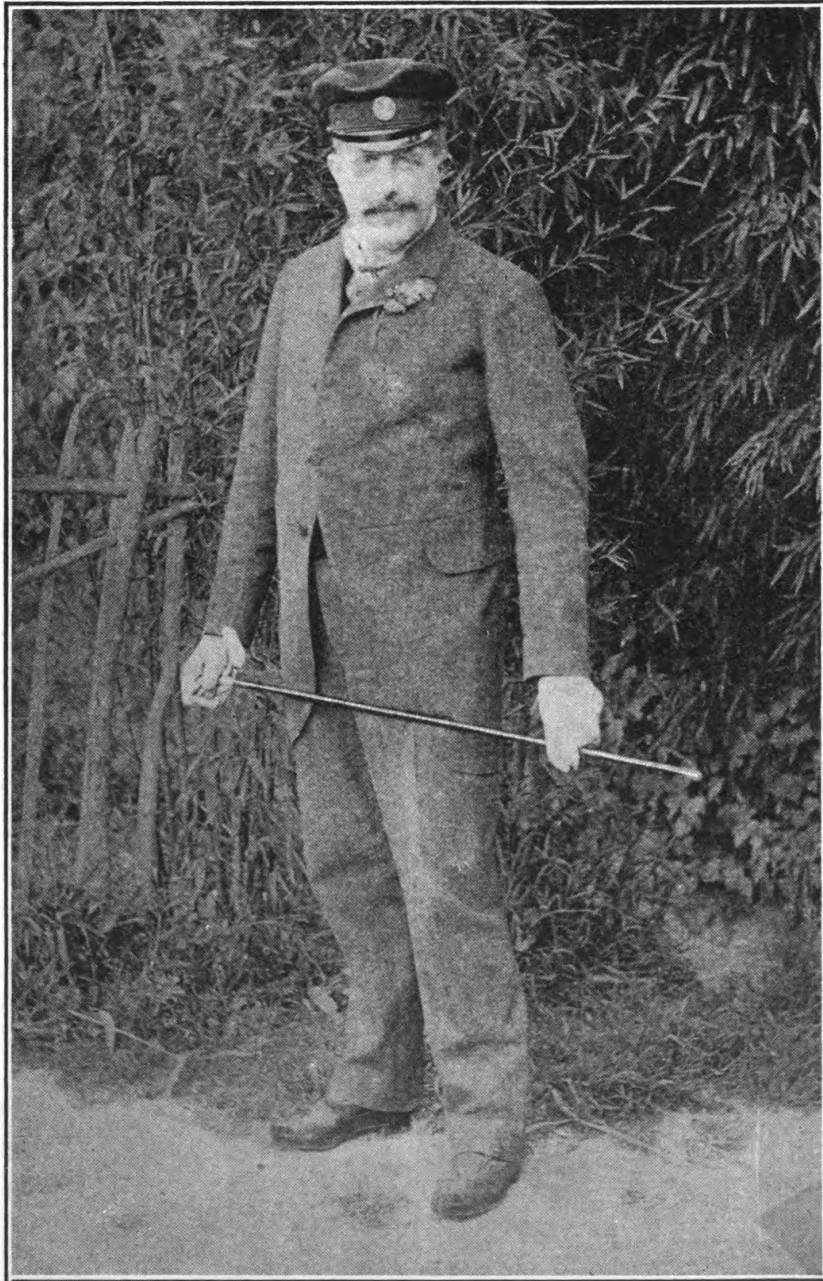
LE MARCHAND DE MASQUES, SOUS UN AUTRE CIEL, etc.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

LORD S'AMUSE, roman.

LA MAIN AU COLLET, roman.





à Louis
Merlet

un vieux coup
de vaillis, et non
de lettres

ton ami:
Jean Lorrain

JEAN LORRAIN

Quelques Lettres curieuses et inédites

PRÉSENTÉES PAR J.-F. LOUIS MERLET



1925

HENRI GOULET

LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE LEMERCIER. — PARIS



Tous droits réservés.
Copyright by Henry Goulet
1924.

Lorsque j'ai connu Jean Lorrain, j'avais des illusions en surcharge, touchant le monde littéraire.

Vingt-trois années ont mis toutes choses à leur place et je vogue depuis, sur la galère, allégé d'admiration vaines, mais prudent comme un vieux gabier.

Je n'ai pas sollicité de confidences de la part du poète de « Brocéliande. »

J'ai attendu qu'il parlât. —

Il m'appelait « l'Indien ». Je devais ce surnom, dans son intimité, à une indépendance de caractère — qui reste ma seule fortune, — à une franchise cynique et brutale.

Nous avons, ensemble, passé de longues heures devant la mer et à travers la campagne autour de Nice. — Je me suis écarté farouchement de la cour servile qui l'importunait au point qu'il me racontait souvent des histoires d'autrui, en y ajoutant cette pointe de causticité et d'indulgence dédaigneuse, tout à la fois, qui permirent aux ennemis de Jean Lorrain de fortifier d'un peu de haine, de médisance et de calomnie, une légende atroce...

L'impression que j'ai gardée de cet écrivain magnifique, de cet artiste incomparable, pèse manifestement sur mon esprit.

Je ne veux point m'en dégager.

Jamais un homme, de son vivant, n'entendit plus de bruit fait autour de son nom.

Cette notoriété sonore, pas toujours de bon aloi, fut servie, à larges bords, dans une coupe éclatante, comme une pernicieuse liqueur.

La mort venue, jamais gloire ne fut plus mal gardée et plus maladroitement exploitée, par ceux-là mêmes qui devaient à Jean Lorrain la plus grande part de leur propre célébrité.

D'une correspondance suivie avec le Maître de « M. de Bougreton », il me convient seulement de donner à ceux qui aiment les lettres françaises, les extraits caractéristiques. Ils mettront sous son jour vrai la personnalité de Jean Lorrain. Ce grand sauvage était l'esclave révolté de la mode et du clinquant dont on voulait gratifier sa vie.

Il était tout autre que la légende. —

J'en apporte ici le témoignage irréfutable.



Il aimait à rappeler aux soirs fiévreux de Paris, qu'il était né le jour de Saint Amour à Fécamp, rue de Sous-le-Bois, à côté du port.

« — A côté du port, comprenez-vous cela ? Parmi les marins que j'aime et devant l'enchantement de la mer lointaine. »

En 1906, de Nice, il rappelait encore dans une lettre : « J'habite le port, au milieu des pêcheurs et des paquebots en partance. De mes fenêtres, de mon lit, je vois le rempart d'une falaise abrupte et toute l'aventure de la mer inviteuse et des joyeux départs. Cet horizon retrouvé a été celui de mon enfance. »

Paul Duval — alias Jean Lorrain — aimait passionnément l'intimité. Rien de sa vie publique ne pouvait faire deviner un tel état d'esprit, une telle dilection d'âme. Tout jeune, averti déjà des belles choses, il fut un rêveur nostalgique et d'une sensibilité passionnée.

A treize ans, pris par le mysticisme qui était une conséquence de son éducation religieuse, il écrivait au sujet de la mort de sa grand'mère : « C'est dans la prière que je retrouve une mère et un père qui, en ce moment, me manquent hélas trop ! Tous les objets que j'ai vus avec grand'mère, toutes les galeries que j'ai parcourues avec elle, tout cela me fait mal. Pauvre grand'mère ! Mais pourquoi l'appeler Pauvre. Elle est bien heureuse là-haut. C'est plutôt nous qui sommes malheureux. »

En 1871, de l'école Albert-le-Grand d'Arcueil, il envoie ces mots à sa mère : « Adieu donc et embrasse moi bien, en me pardonnant toutes mes sottises. Je t'ai un peu malmenée, mais il faut bien que les enfants aient de la raison pour leurs parents, quand ceux-ci n'en ont plus à force d'amour. »

Qui de nous a écrit de pareilles lignes à un âge où les inquiétudes de l'adolescence éloignent, d'ordinaire, les enfants, de la famille ?

Jean Lorrain a souffert de l'internat. Il s'en est plaint avec une douceur résignée.

Quand il parlait de ses débuts à Paris, il le faisait sans amertume, mais sans enthousiasme aussi.

Il avait quitté le pays natal pour venir faire son droit, malgré cette phrase de sa mère : « A Fécamp, lorsqu'on est fils ou petit-fils de marin et d'armateur, on doit être aussi armateur ou marin ; ou alors, on passe pour incapable. On est bon à rien ! »

Cette phrase est extraite d'une lettre adressée en 1906 à M. Georges Normandy qui écrivit, avec piété, un livre à la mémoire du maître. —

On a dit beaucoup de choses sur Jean Lorrain, exactes et erronées. — Il est vrai qu'il fut étheromane. — Certains de ses vers sont significatifs :

*Comme un crapaud blessé qu'un rayon d'azur lave,
Dans une source obscure accroupi, l'œil sanglant,
Mon cœur, mon triste cœur embusqué sous mon flanc,
Saigne au fond de mon être où son pus crève et bave.*

Si l'on relit les « Poussières de Paris, » qui resteront un des plus curieux livres de Mémoires de l'époque

moderne, on trouve ces mots : « Quand les peuples sont blets, les mouches s'y mettent. » Sur l'exemplaire qui me fut offert, il traça de sa grande écriture : « A vous, ces poussières d'un Paris que n'aime plus Jean Lorrain. »

Quand il se racontait, il allait très vite, il aimait à rappeler certains vers de « Griseries » ses débuts au « Courrier Français », en 1886, et ses fréquentations dans les journaux où il passa comme une nébuleuse attirante et où il sut, avec adresse, imposer son très beau talent et se placer comme il convenait.

Il s'était, peu à peu, guéri de ses propres erreurs dont il effaçait difficilement le souvenir. Il lui en restait une amertume qui n'était pas sans noblesse. De sa bouche sensuelle et rouge, au dessus du menton volontaire, il laissait tomber des mots définitifs :

« — Ce qui m'aide à vivre, c'est de savoir que je suis odieux à tant de gens. »

Il a nargué la galerie. Il l'a soumise et il a su la maîtriser en homme qui assujettit un masque à son vrai visage et veut laisser croire à une attitude.

Il a cherché, d'ailleurs, ses sensations même douloureuses, partout, au gré de son caprice, aux dépens de lui-même et d'autrui.

Sa devise déconcertante et cruelle :

Mon mal m'enchante

en dit assez long.

M. Georges Normandy que je ne saurais oublier de citer, a écrit : « Parvenu à l'âge où, après avoir tant existé, il commençait à sentir le poids de la vie, Jean

Lorrain se retira à Nice. Il voulut y vivre, comme un vieux navigateur, sûr de ne plus jamais repartir, berce sa mélancolie au souvenir des voyages d'antan. »

C'est à Nice que je l'ai connu le mieux. Je ne l'avais rencontré à Paris que quelquefois, au 45 de la rue d'Auteuil dans « cette jolie et fameuse maison, qui, au XVIII^e siècle, appartenait aux demoiselles Verrière ». Jean Lorrain y habitait avec sa mère qu'il ne quittait pas et de laquelle il disait qu'elle représentait « toute sa vertu ». J'ai retrouvé Madame Paul Duval à Nice, à la *Villa BOUNIN*, dont je fus un familier.

A évoquer les attentions discrètes et choisies de Jean Lorrain pour sa mère, j'ai mieux compris cette lettre relue récemment :

« Ma chère et bien-aimée maman, ma seule passion, toi la seule que j'aime *vrai*, car j'aime peu de ma nature, puisque tu ne vis que de mes lettres, en voici une encore.

« Si nous devons être séparés un jour par la mort, à laquelle je songe souvent (et c'est ce qui m'enrage de te savoir loin de moi), et si l'un de nous doit survivre à l'autre, au moins aurons-nous la conscience de nous être bien aimés et la consolation de nous être adorés l'un par l'autre. — car je t'aime tant qu'il y a des soirs où j'ai des larmes plein les yeux, rien que de te savoir loin de moi. Oh ! la cruauté de la vie ! Dire qu'il est des enfants qui ont des mères et qui ne les aiment pas ! »

C'est dans le cadre fleuri de la Villa Bounin, au pied du Mont Boron, près de la mer, si bleue à Nice, que j'ai retrouvé Jean Lorrain.

Il fallait faire une large part au fantaisiste parfois astucieux dans la vie même de ce Maître difficile à approcher. Mais que d'heures j'ai passées près de lui à lire des poètes aimés, à feuilleter de beaux albums, à m'enthousiasmer pour les choses qui valent réellement la peine de vivre, dans la solitude des soirs.

Madame Duval travaillait sous la lampe. Elle était intéressée, elle aussi, et prise à l'évocation de pays de charme ou de maîtres souverains que son fils traduisait en ce langage imagé qui fit de lui un des plus étincelants causeurs de ces temps.



La première de ses lettres est une excuse pour un rendez-vous manqué.

Nice, 22 janvier 1902.

Henry Letellier m'emmène aux courses. Je ne serai pas rentré à l'heure convenue.

Je vais quitter Nice. Il y a trop de parisiens et je suis bousculé ; et je passe mon temps à répondre « Non ».

Quel mal on a, à vivre tranquille.

Plaignez-moi et croyez-moi votre

Jean LORRAIN.

J'avais consacré à des œuvres qu'il aimait quelques lignes dans un journal quotidien et je lui avais rappelé

que mon temps également était pris et qu'il fallait cependant me voir au sujet de projets à réaliser.

6 février 1902.

MON CHER AMI,

Merci. Il faut que je sois bien convaincu de vous faire plaisir en vous recevant pour que je vous fasse signe.

Car je sais vous appeler à une désillusion. Je n'ai qu'à vous lire pour voir quel Jean Lorrain vous vous êtes imaginé dans votre enthousiasme de l'œuvre. Je ne suis plus l'homme que vous croyez trouver, mais un être excédé des êtres et des choses et réfugié dans l'ultime consolation des ciels et des paysages.

A demain.

Jean LORRAIN.

La horde des Parisiens avait envahi la Riviera et naturellement Jean Lorrain faisait partie du décor. On s'en rendra compte par la tristesse énervée de cette lettre :

22 février 1902.

MON CHER AMI,

Vous ne vous doutez pas de ma vie. Je suis venu ici pour faire des romans ! Mais vous êtes bien le dernier homme de lettres, le dernier poète que j'aurai reçu !

Désormais, ma porte sera fermée à tous et toutes qui me prennent, me dévorent mes heures et mes journées.

Le temps mange la vie.

Je vous hais.

Je hais tout ce qui m'empêche de vivre ma vie et de ne connaître personne. Je hais jusqu'à Francis Jammes qui m'écrit huit pages et m'oblige à lui répondre. Et je n'ai même pas le temps de lire *Leurs figures* et de finir *l'Enfant d'Austerlitz*.

A mercredi :

Votre

Jean LORRAIN.

Un jour, en veine de confiance, il me répéta que les importuns l'empêchaient de mettre au point matériellement des œuvres commencées. Son éditeur le relançait pour que le livre, Princesses d'Ivoire et d'Ivresse, parut à un moment favorable à la vente.

Jeau Lorrain connaissait à merveille le public. Il était soucieux autant de ses intérêts que de son renom et cela n'est point attenter à sa mémoire que de le déclarer ici une fois pour toutes. On en jugera :

3 mars 1902.

MON CHER AMI,

Si vous êtes pris, je ne le suis pas moins. Il me tombe sur les bras un service de presse pour toute la

semaine. D'ailleurs, prenez connaissance de cette lettre.

Ma bibliothèque n'est pas encore rangée ; je n'ai pas un papier sous la main. Je n'ai pas encore regardé les épreuves des *Coins de Byzance* que j'ai dans ma malle et qui doivent paraître fin mai. C'est vous dire que je n'ai pas une minute à moi, et je ne pourrai pas écrire votre préface. En avril seulement, et encore, relisez attentivement la lettre de mon éditeur, et si vous voulez être étouffé, vous n'avez qu'à faire paraître un volume fin mars. Les élections noieront tout. Voulez-vous me faire le plaisir de venir déjeuner à la villa, samedi midi et demi ; vous y retrouverez quelques amis.

Croyez-moi votre

Jean LORRAIN.

Suivait la lettre de l'éditeur que je donne ici à titre documentaire. Est-il besoin d'ajouter que les spéculations du livre ont peu varié ?

SOCIÉTÉ D'ÉDITION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
PAUL OLLENDORFF, 50 Chaussée d'Antin.

Paris, 28 février 1902.

CHER MONSIEUR,

Vous n'avez certes pas besoin de vous déranger pour le lancement des *Princesses d'Ivoire*. Votre influence et votre autorité, par la voie des recommandations écrites, y doivent suffire,

car il ne nous est pas possible de reculer, maintenant. Le journal des libraires « La Bibliographie de la France » annonça le volume pour la semaine prochaine et d'ailleurs le 28 ou 29 mars, date que vous désirez, ne sont pas possibles. Songez-vous aux élections approchantes qui vont empêcher tout « départ » de volume dès la fin mars, ou alors il faudrait nous reporter après les élections, soit fin mai, c'est-à-dire au moment du départ pour la campagne, peu favorable pour un livre du genre des *Princesses*. Croyez bien qu'après fixant cette date du 4 mars, nous avons réfléchi sur tous les points que nous vous signalons aujourd'hui, et que vraiment, dans de pareilles conditions, il vaut mieux ne pas la changer. Vous pourrez toujours de là-bas, appuyer votre lancement et le prolonger encore verbalement, auprès des uns et des autres si vous venez à Paris dans le courant de mars.

Un paquet de cent feuilles de garde et la feuille de service de presse sont précisément parties tout à l'heure à votre adresse. Vous seriez bien aimable de nous renvoyer le tout, après dédicaces faites, avec vos indications, s'il y a lieu et aussi de nous adresser, au plus tôt, un petit projet de notice bibliographique à faire passer dans les journaux.

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

Jean Lorrain était souvent malade. Il avait de mauvaises fièvres et des poussées au foie dont il ne se débarrassa jamais. Il se plaignait de temps en temps, quoi qu'il portât beau, en public, et ne sortit point sans affecter un réel dandysme.

21 mars 1902.

Je ne suis pas bien, je me traîne depuis un mois dans je ne sais quel malaise. J'ai pris le parti d'aller

voir hier mon médecin à Cannes. J'ai des complications au foie. Ce printemps de la Riviera est trop violent. Il m'anémie et m'énerve, mais celui de Paris me tuerait. Oh ! le triste animal que je suis « Animal triste post et ante coïtum ». Et moi qui voudrais tant partir en Italie.

Merci de ce que vous voulez bien me dire pour les « Princesses ». J'ai pris grand plaisir à écrire quelques-uns de ces contes. Je n'en trouve plus à les relire.

Votre ami si peu aimable

Jean LORRAIN.

La folie de la Riviera, de janvier à avril, l'emportait, quoi qu'il s'en défendit, dans son tourbillon :

Nice, 8 avril 1902.

Et dire que vous croyez que Jean Lorrain est libre ! Je suis la proie d'amis de Paris jusqu'au 18 courant.

C'est, trois fois par semaine, des excursions folles, de Menton à Cannes. Je m'éveille à cinq heures et demie le matin pour corriger les épreuves de « Coins de Byzance ».

Jean LORRAIN.

Il part pour Paris où il emporte la phobie des littérateurs. Je suis compris dans le nombre. Mais il avait des attentions délicates, des façons toutes fraternelles de faire oublier sa mauvaise humeur. Qui, de ses plus rares amis,

peut se vanter de n'avoir pas reçu des reproches ou des plaintes sur ce ton :

28 avril 1902.

MON CHER AMI,

Il était écrit que nous ne nous reverrions pas cette année. Je pars ce soir même à Toulon. Ne m'en voulez pas de ma sauvagerie. J'ai fui Paris pour ne plus voir de littérateurs et vous étiez encore de la littérature, malgré votre amitié. Si vous saviez quelle amertume et quelle misanthropie cache la banale amabilité de mon accueil, vous auriez moins cherché à connaître votre.

Jean LORRAIN.

« Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance ».

Nice, 1^{er} juin 1902.

MON CHER AMI,

Moi aussi je vais changer d'ennui. Je rentre à Paris demain. Je quitte un Nice infesté depuis quinze jours de siroco et de poussières, un Nice désert, engourdi et brûlant. Le mois d'avril, décidément, vaut seul qu'on s'y attarde.

Que vais-je trouver à Paris ? Hélas ! trop de soi-disant amis, trop de curieux surtout et combien d'importuns ! Je rentrerai à Nice, en octobre, pour le quitter en novembre et couper d'absences et de disparitions mon prochain hiver. On ne vit, un peu heureux, qu'inconnu.

Croyez que je suis on ne peut plus touché de la persistance de votre amitié au vieux grognon exténué des gens et de choses qu'est devenu votre

Jean LORRAIN.

Paris, 31 juillet 1902.

Où je suis ? Dans la solitude de Paris de Juillet. *Il faut bien soigner sa réclame !*

La lutte est moins féroce et la vie moins ardente dans Paris vidé par les départs. Quelle misère ! Tambouriner soi-même sur sa peau tendue, et raccrocher, à coups de gueule, l'indifférence des passants !

Je suis ici entre les mains des médecins jusqu'au 15 août, en traitement sérieux. De là, Plombières et, ma saison faite, je gagnerai en automobile Venise et les villes d'or de l'Italie d'automne qui sont incomparables. J'hivernerai très peu à Nice et même y résidant, je vous saurai gré de dire à tous ceux qui me demanderont que je n'y suis pas.

Le *Vice errant* vous a été adressé à Bordeaux, chez votre mère, car où pouvais-je vous l'adresser ailleurs, nomade et vice errant que vous êtes vous-même ?

Votre

Jean LORRAIN.

Malade, il quitte Paris pour les Vosges d'où je reçois au sujet d'une étude parue à Marseille cette lettre :

Plombières, 2 septembre 1902.

Vous me gêtez et m'accablez. J'avais déjà lu votre papier de la *Vie Marsillaise* et le *Tout Lyon* m'adresse votre étude.

Vous me gêtez, vous me pourrissez d'éloges et de fleurs. Il faudra bien que je finisse par vous aimer de m'aimer avec cette constance et cette ferveur. Merci ! Je suis un peu dur à la réciprocité m'étant souvent coupé les doigts au piège, mais je vous assure qu'une fois donnée mon amitié l'est bien. Je vous ai d'ailleurs assez prévenu que j'étais solitaire et sauvage. Pas du tout celui que l'on croit... Les malheureux qui me prennent pour un mondain !

Je vous dédicacerai votre exemplaire du *Vice Errant* à Nice au retour, en novembre ou décembre, car l'immobilité où me condamne cette ville d'eau développe en moi mille et un projets, voyages, aventures, etc. Je bous dans ma baignoire. Les eaux jusqu'ici ne me réussissent qu'à demi. J'ai eu de terribles poussées, comme une flamme sur tout le corps et j'ai la fièvre, un jour sur deux, cette terrible fièvre, qui le soir, à Nice, me galvanise ou m'abat, mais je n'ai plus d'étreintes au cœur. Ma mère est avec moi et me soigne.

Soyez convaincu, cher coureur d'aventures, que c'est encore la mère que nous avons de meilleur.

Votre

Jean LORRAIN.

Après l'automne il ne fit, en 1902, que traverser la Riviera pour de brefs séjours intermittents. Il commençait à se cabrer contre la chronique scandaleuse qui venait déferler jusqu'à la porte de la maison où il se réfugiait.

Nice, 26 octobre 1902.

Ah vous ne perdez pas de temps, vous, mon cher ami.

Je suis arrivé hier ; hier, vous m'entendez bien, à trois heures. Mes malles sont encore béantes. Le désordre de neuf mois et demi d'absence ! En pleine débâcle, les meubles encombrés du linge de vêtements, un gîte sans domestiques, une malle pas ouverte et je dois être à Paris le 6 novembre pour les dernières poses à un peintre qui portraiture mon ennui. Ah ! si c'était à refaire... Voilà un portrait que je n'aurais pas laissé commencer ! De Paris je fuirai vers Florence et Naples et je ne rentrerai que fin décembre. Laissez-moi vous faire signe au retour. Ces pays où l'on me signale, à peine arrivé, m'affolent. A Marseille la foule s'ameutait sur mon passage et celui de Polaire. A Toulon j'ai eu beau changer d'hôtel, la triste célébrité m'a dénoncé et l'on venait m'attendre sur les bancs de la Place d'Armes. Et je recevais des lettres, des lettres... Quelle folie et quelle honte ! Que de malades, que de curieux et que fantaisies malsaines je traîne après moi !... Au fond, tout cela m'attriste et m'opprime un peu.

Quand cesserai-je d'être pour toutes ces folles et ces fous le triste Monsieur de Phocas ?

Votre

Jean LORRAIN.

Il avait fait entreprendre des réparations à la villa Bounin.

Il était visiblement trop pressé sans doute, car il abandonna Nice pendant quelque temps, ayant perdu patience.

4 décembre 1902.

Je suis moi-même souffrant et dans tous les ennuis en plein emménagement dans la villa que je viens de louer au pied du Mont Boron près de la mer, Je devrais y être installé depuis un mois et je suis arrivé ici lundi soir.

Je descends tous les matins à 9 heures surveiller les ouvriers et remonte ici à 5 heures, exténué pour me mettre au lit à 8 heures ; c'est vous dire que je n'ai pas une minute à vous donner car je ne puis laisser ma mère, qui est âgée, se débattre seule au milieu des ouvriers.

Faites-moi signe, d'ici huit ou dix jours, je serai alors très heurenx de vous voir.

Votre

Jean LORRAIN.

18 décembre 1902.

MON CHER AMI,

Votre lettre me joint à Toulon.

Excédé, énervé des ouvriers niçois qui n'en finissent pas, j'ai lâché les hauteurs du Mont Boron et une villa où il n'y a même pas de quoi me coucher, la chambre de ma mère étant seule prête et la laissant aux rangements nécessaires et odieux. Je suis ici à l'hôtel où la pluie battante me confine. Je suis venu bibeloter chez les antiquaires et y chercher quelques meubles définitifs que je ne trouve pas et que je vais aller quérir à Marseille. — Au revoir donc, à mon retour.

Votre

Jean LORRAIN.

Il continuait à faire le vide autour de lui, mais on le dénichait toujours, comme un oiseau rare. Il voulait paraître indifférent et loin de tout bruit littéraire..., et, cependant, il ne manquait jamais de souligner telle ou telle aventure telle ou telle note concernant un confrère.

30 décembre 1902.

MON CHER AMI,

J'ai perdu votre adresse « Quai du Midi », c'est pour vous remettre la canne dont je vous ai parlé, je suis un peu souffrant et couché depuis hier. Ces changements ne me réussissent guère.

Le ménage Henry Letellier est à Monte-Carlo pour la semaine et je suis très pris. Mon secrétaire est enfin

sorti de l'hôpital ; il a repris son service qui consiste surtout à faire le vide autour de moi. La solitude m'est de plus en plus chère. — C'est l'avantage des passés très remplis. Rien ne peut lutter avec des souvenirs. Vous avez publié un papier sur Mirbeau, on m'a dit que vous célébriez *la bonté* de Mirbeau ! Vous êtes décidément un délicieux ironiste.

Votre ami.

Jean LORRAIN.

Il m'avait promis quelques souvenirs indépendamment de ses livres, tous offerts. Je n'ai pas besoin de dire que j'ai gardé pieusement la canne et la bague dont il parle dans cette lettre :

Nice, 3 janvier 1903.

MON CHER AMI,

Il faut croire que j'ai rêvé, mais j'avais bien cru lire, signé de vous, un papier où parmi les bibelots, chez un brocanteur, vous retrouviez une édition poussiéreuse de Manon Lescaut. Les soins de ma santé m'absorbent beaucoup, et j'ai appris à aimer mon travail plus que toute chose.

J'ai la décision, solidement prise et maintenue, de vivre seul. Souvenez-vous de l' « Ennemi du Peuple » et du dernier acte du drame d'Ibsen.

Je me promets de vous envoyer la canne de Plombières dont je vous ai parlé. Elle n'a aucune autre valeur que celle d'être d'un bois inconnu dans ce pays. J'y joins une petite obscénité pompéienne, d'après une intaille

antique, qui me vient d'une collection romaine. Et veuillez trouver ici, mon cher Merlet, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Jean LORRAIN.

Jean Lorrain était fidèle à ses amis et certains d'entre eux, au cours de leur vie, ont pu apprécier la sincérité de son affection. Les quatre lignes qui suivent en disent plus long que tout commentaire ou qu'une lettre pleine d'effusion.

Nice, 11 janvier 1903.

MON CHER AMI,

Mon ami Grasset dont je vous parlais mercredi soir est mort dans la nuit de jeudi. Voilà quatre jours que je vis dans l'agonie, la mise en bière et les veillées funèbres. C'est vous dire si je suis l'homme du plaisir.

Mes amitiés,

Jean LORRAIN.

J'avais reçu le 14 Janvier 1903 « A la requête du Sieur Paul Duval, dit Jean Lorrain, publiciste demeurant à Nice » une citation à témoin, « pour comparaître le 16 janvier 1903, par devant le Tribunal Correctionnel, pour déposer en vérité sur les faits et circonstances qui sont à sa connaissance relativement à l'affaire intentée par le requérant contre le Sieur G..., pour diffamation. »



Un article sans importance, mais médisant, avait été publié par un confrère et Jean Lorrain voulant faire cesser une légende ridicule, avait fait appel au tribunal. Il m'écrivit à ce sujet ce petit billet (6 février 1903) :

MON CHER AMI,

Sauvan, mon avocat, lira tantôt, au Tribunal, le médaillon que vous m'avez consacré avant-hier.

Sauvan sort de chez moi, et s'il tient parole sera intéressant.

Mes amitiés,

Jean LORRAIN.

Jean Lorrain avait eu la bonté de lire un manuscrit de vers que je n'ai heureusement pas publié. Le paquet était lourd. — Je l'ai détruit à peu près totalement, et quelques rares pièces seules ont paru dans « l'Idole Fragile », volume dont il ne reste plus un exemplaire.

Le livre que je désirais publier avait pour titre « La Cendre parfumée. » J'avais demandé à Jean Lorrain une préface. Il me l'avait promise, mais sa grande sincérité fut pour moi un enseignement et j'avoue n'avoir jamais eu de guide plus sûr que l'écrivain parfait des « Contes pour lire à la Chandelle » et de « l'Ombre Ardente. »

Nice, 26 Janvier 1903.

MON CHER AMI,

J'ai lu attentivement vos vers. Vous ne pouvez pas les publier ainsi. Je vous le dis franchement et carré-

ment. Ce serait un mauvais début, ils ne vous poseraient pas du tout parmi les poètes. Les idées sont bonnes, parfois personnelles, mais la langue est terriblement molle. Laissez-moi vous dire que je préfère de beaucoup votre prose. Il faut absolument que vous me donniez un soir et nous raffermirons et burinerons ensemble quelques vers.

Vous voyez comment je vous traite. Il aurait été plus simple à moi de vous bâcler deux ou trois pages d'éloges, mais je ne veux pas qu'on me soupçonne de complaisance.

Veillez trouver ici l'assurance et la preuve de mon amitié.

Jean LORRAIN.

Sur une carte de visite.

Nice, 27 février 1903.

Jean Lorrain remercie Louis Merlet pour Monsieur de Bougreton, Monsieur de Phocas et sa famille.

Quelques jours plus tard après une équipée que j'ignore, notre poète m'envoyait ce mot :

Nice, 25 mars 1903.

MON CHER AMI,

Je rentre du Sabbat et de la course à l'Abîme tout à fait ragaillardi, car le soufre et le phosphore raniment les sataniques et n'abattent que les honnêtes gens !

Seulement, je trouve un télégramme de mon ami Martingale, qui traverse Nice et me demande à déjeuner. Je suis donc forcé de vous faire faux bond.

Ne pourrais-je vous voir ce soir à la Valkure ? Je vous donnerai tout le deuxième acte qui est plutôt dur.

Votre ami,

Jean LORRAIN.

J'ai su quelles aventures, assez curieuses, avaient amusé Jean Lorrain. — Il ne m'appartient pas d'être ici un anecdotier indiscret.

Il était fort sensible aux marques d'attachement que l'on avait pour lui, il savait très bien que ses amis sincères étaient indulgents pour ses boutades et ses sautes de caractère. Les lettres suivantes en témoignent.

Nice, 8 mars 1903.

MON CHER AMI,

Je vous ai attendu vainement hier au soir ? J'avais fermé ma porte, vous m'auriez eu tout à vous et si la joie la plus délicate est la vue d'un homme heureux et heureux par votre fait, vous auriez eu cette joie. Car je venais de lire votre *Jean Lorrain*. Un ami venait de me communiquer votre papier hautain et si amical. Merci et croyez qu'il m'eût été beaucoup plus doux de vous remercier de vive voix que de vous écrire.

Voulez-vous que nous déjeunions ensemble et sans personne Dimanche ?

Un mot et mes amitiés.

Jean LORRAIN.

Nice, 22 mars, 1903.

MON CHER MERLET

Je viens de lire votre *Marieton*. C'est un de vos meilleurs sinon votre meilleur portrait. Le trait, l'ironie enveloppée et cinglante pourtant, tout y est. J'en envoie un à Henry Bauer. A tout seigneur, tout honneur.

Letellier est reparti pour Paris.

Vous plairait-il de venir à la villa jeudi ? Vous y rencontrerez Bauer et la belle Yelle de Guestre ; et pour vos portraits, les modèles vous aideront beaucoup. Ils s'en iront à 5 heures, et nous verrons à achever ensemble votre « *Cendre Parfumée*. »

J'ai lu la fin de votre manuscrit hier au soir après le départ de Calvé.

Ophelie (c'est son droit, il est vrai) est encore un monceau de fleurs. Il y a une fleur à chaque vers. Je maintiens ce que je vous ai dit. Tenez vous bien à ce volume ? Je suis brutal ; mais dans la marée de talent et de poètes qui montent tous les jours, je crains qu'il n'ajoute rien à votre gloire. Réfléchissez bien avant de lancer cette galère d'or et d'espoir, dont le naufrage assombrirait toute votre vie... six mois durant. Je vous connais.

Vous n'êtes déjà plus un emballé et le moindre échec d'amour-propre vous serait une affreuse amertume. Car vous êtes un écorché vif et souffrez d'une maladive sensibilité, susceptibilité aussi, au point que j'espace nos entrevues dans la crainte de vous faire mal sans le

vouloir. J'ai des brusqueries, moi, d'homme énervé.

Apportez moi de vos nouvelles pour le « *Journal*. »

Votre

Jean LORRAIN.

Et puis, Jean Lorrain a assez de voir les gens, quels qu'ils soient, et il part encore.

Nice, 4 avril 1903.

MON CHER AMI,

Je quitte Nice dans deux heures. Un télégramme me rappelle à Paris ; le Salon ouvre le 19 courant.

J'ai été si embêté par Pierre et Paul cet hiver que je suis presque décidé à quitter Nice. J'y suis trop assiégé, encombré, pas assez tranquille. Tous les passants de Paris s'y croient des droits sur moi.

Je vais chercher quelque chose du côté d'Hyères, un pays surtout où il y ait moins de vieilles dames... Les vieilles dames ! Leur élégance m'attriste !

Votre ami,

Jean LORRAIN.

22 mai 1903.

MON CHER AMI,

La seule chose que je demande à mes amis, c'est de respecter le silence que je me suis imposé et de m'ignorer jusqu'en des temps meilleurs.

Je suis de l'espèce des animaux blessés ; je me terre
et ne veux personne autour de ma tanière.

Votre

Jean LORRAIN.

J'ai lu votre article sur les auteurs gais, paru ce matin.
— Vous êtes très en verve, moi, pas.

*Par un caprice bizarre, il revient à Nice en plein été,
par contraste avec le reste des familiers de la Riviera. —
Il y cherche la solitude.*

Nice, 21 juin 1903.

MON CHER AMI,

C'est moi qui ai votre *Rival de Don Juan* dédicacé à
votre nom par Louis Bertrand. Comme j'avais demandé
le volume directement à l'Editeur, je n'ai pas regardé
la dédicace et j'ai coupé le volume jusqu'au tiers même.
Voyez si je suis indifférent. Merci de m'avoir envoyé le
mien.

Je n'ai pas quitté Nice et ne le quitterai pas avant
la fin de juillet. Je m'y soigne sérieusement. J'en ai
grand besoin.

Ce Nice d'été m'est d'ailleurs délicieux. Lavé par les
pluies, rafraîchi d'orages, vide de snobs et de vieilles
gardes. C'est le séjour rêvé. Nice n'est odieux que l'hiver
et cet hiver ne m'y verra pas. D'ailleurs je suis bien
portant quand je n'y vois personne. Les fâcheux m'ont
fait fuir Paris. Il faut que mes amis prennent leur
part de l'être sauvage et misanthrope que je suis
devenu.

Jean LORRAIN.

J'avais raconté, avant de l'écrire, le sujet de mon roman, le Visage de Machiavel, publié en 1909 par l'éditeur Fayard. Jean Lorrain qui, quoi qu'on ait dit, était un homme de théâtre, avait vu, tout de suite, quel parti on pouvait tirer des épisodes qui composaient ce roman. Il insista souvent pour que nous essayions de mettre sur pied une comédie. La mort brisa ce projet.

Nice, 28 juin 1903.

MON CHER AMI,

J'ai lu ce matin votre *Casque d'or*. C'est vraiment très bien venu et, en plus, amusant. Voulez-vous dîner avec moi un de ces soirs, soit à la Posada ou à la Plage ?

Nous serons mieux pour causer de la poignante et émotionnante comédie que j'ai entrevue, l'autre jour, dans votre bref récit. Voulez-vous choisir entre mercredi ou vendredi ?

Votre

Jean LORRAIN.

8 décembre 1903.

Avez-vous songé à vos trois actes sur la vieille dame amoureuse du Secrétaire de son mari. Il y a là quelque chose à faire.

Le supplément du *Gil Blas* est mort et je suis en froid avec Périvier pour avoir cessé brusquement ma collaboration chez lui, par ordre sur papier timbré du Journal (*sic*).

Mes amitiés.

Jean LORRAIN.

L'auteur du Crime des Riches passait pour avoir le mot cruel. Il avait presque toujours le mot juste. On en jugera par ces quelques lignes qui révèlent bien son dédain des hommes et des choses :

Nice, 16 décembre 1903.

MON CHER AMI,

J'ai lu par le plus grand des hasards votre papier sur les lettres anonymes. Voulez-vous une flèche du Parthe, à la Lorrain à, ce propos ? Les lettres anonymes ont cet avantage sur les autres, c'est qu'on n'y répond pas.

Jean LORRAIN.

Il avait la haine des importuns et, comme il le disait lui-même, « Je ne veux plus être un objet de curiosité ». Cependant, toutes les ruses étaient bonnes pour approcher Jean Lorrain. On a publié de lui les interviews les plus fantaisistes. Je trouve l'écho des plaintes de l'écrivain dans ce billet :

Nice, 19 décembre 1903.

MON CHER AMI.

J'ai pris connaissance, hier au soir seulement, du « *Phare du Littoral* ». Je tombe des nues. J'ignore totalement ce G..... Je n'ai reçu personne à la villa depuis mardi, et pour cause. Mon cabinet de travail n'est pas encore ouvert et je n'ai jamais écrit à ce Monsieur G... *Le Phare* publie tout simplement un faux. Ce

Nice ! Nous avons eu du nez d'y venir chercher, moi du calme, de la solitude et vous un tremplin littéraire. C'est la ville la moins faite pour nous comprendre, d'ailleurs cela n'a aucune importance.

A bientôt

Votre

Jean LORRAIN.

Pour connaître Jean Lorrain on se servait parfois de ses amis. Je fus de ceux-là et c'est l'intermédiaire qui recevait les rabrouades. Il me chargeait de répondre pour lui à ceux qui tentaient de l'importuner par leur bavardage. Quant à la dame de lettres dont il est question, elle n'a pas changé. Elle tient salon littéraire et s'est chargée depuis la guerre, de tresser un laurier noir pour le front des poètes morts au Champ d'honneur. Si ces petites cérémonies n'ajoutent pas de gloire aux pauvres disparus, la réclame n'y perd rien.

Nice, 25 décembre 1903.

MON CHER AMI,

Non, non, non. Remerciez Monsieur Lautier. D'abord je ne suis jamais prêt à 9 heures et demie du matin. Puis, je ne veux connaître absolument personne, ni journalistes, ni artistes, ni bourgeois. Quiconque habite ce pays est pour moi une gêne et un ennui à connaître.

Je n'ai pas assez d'heures pour vivre ma vie et ne puis en disposer d'aucune. Dites bien à quiconque voudra me connaître que je suis un ours, un loup, un monstre, un troglodyte, mais qu'on me fiche la paix ! Je me suis

couché, hier au soir, à huit heures, c'est vous dire comme j'aime la foule et les occasions de rencontrer les gens.

Quant à Madame A... B..... c'est l'ange des mausolées et des bureaux de rédactions. Grace à Dieu, je vis loin de mon Journal et ne hante pas les cimetières.

Mes amitiés.

Jean LORRAIN.

L'année 1904 fut très lourde pour Jean Lorrain. — Il avait perdu un procès au sujet de propos plutôt acerbes sur une femme qui l'avait harcelé, sans doute, pour quelque publicité et cette publicité fut donnée dans un mouvement d'humeur. Après plaidoirie, Jean Lorrain fut condamné et c'est pour payer les frais du procès qu'il écrivit la Maison Philibert.

Nice, 9 janvier 1904.

MON CHER AMI,

Vous êtes tout excusé. Si vous croyez que je compte.

J'ai été moi-même accaparé par les Letellier qui m'ont pris trois journées à Nice et une à Monte Carlo sans se douter que j'avais tout autre chose à faire.

Oui, j'irai vous voir un de ces matins avenue Durante. Il sera beaucoup plus simple de déjeuner ensemble. Cela me fera lever moins matin et nous perdrons moins de temps l'un et l'autre.

J'ai eu une terrible fin d'année et celle qui commence ne l'est pas moins. J'ai dû mettre debout un très long acte pour le Grand Guignol qui le jouera dans le

spectacle de Mars. On m'en demande un autre aux Mathurins et je vais entrer en répétition ce mois-ci aux Capucines. Tout cela se fait par lettres. Vous jugez de ma correspondance et il va falloir me mettre aux cinq derniers chapitres de mes « Philibert. » Il me faut d'ici un an et demi trouver les vingt-cinq mille francs de mon procès et surtout sauvegarder mon indépendance, avec la santé, le seul véritable bien.

Votre ami,

Jean LORRAIN.

J'avais connu la Duse grâce à Ricordi, l'éditeur de musique après un dîner avec Henri Cain, causeur délicieux. — Jean Lorrain, tenu au courant du passage de la célèbre tragédienne, désirait se rencontrer avec elle. Il ne voulait pas être seul, se tenant sur la réserve, pour garder son absolue liberté d'opinion. Il m'avait demandé d'organiser un déjeuner auquel devait assister également Louis Bertrand :

Nice, 20 janvier 1904.

MON CHER ENFANT,

« Un de ces jours de gris ennui » Mais je ne m'ennuie jamais, moi. Ce sont les autres qui m'ennuient.

Je vous admire, tant de jeunesse et tant de lassitude ! Consentez donc à vivre pour vous. C'est le masque que vous voulez imposer à autrui qui vous fatigue. Rien n'existe que nous.

Le vieux de la montagne,

Jean LORRAIN.

Le déjeuner n'eut pas lieu, la Duse étant souffrante. — Jean Lorrain assista aux représentations de la tragédienne, il la jugea plutôt sévèrement.

Nice, le 11 janvier 1904.

Je lis votre *Sém.* Merci pour les yeux las de Jean Lorrain.

J'attends votre article sur la Duse. Je lis qu'elle est descendue au West End. J'y mets une carte ce matin.

Tâchez d'organiser le déjeuner ou le dîner pour vendredi ou samedi. Pas plus tard. Je n'y prierai que Louis Bertrand.

Votre ami,

Jean LORRAIN.

Nice, 16 janvier 1904.

MON CHER AMI,

Je ne regrette plus rien pour la Duse. La représentation d'hier m'a été une déception. Elle est trop passionnée et trop marquée pour le rôle. Elle s'y donne trop. Oui, c'est trop appuyé. Nous remettrons à mon retour la matinée que vous voulez bien me demander.

Croyez que personne ne vous plaint plus que moi de vivre dans le milieu où je vous sais.

Je vais prendre *l'Eclaireur* pour y lire votre Médaillon de la *Dona Eléonora*.

Croyez moi votre ami,

Jean LORRAIN.

Il convient d'ajouter que Gabriele d'Annunzio et Jean Lorrain étaient, à tort ou à raison, des personnalités désignées aux investigations du public. On connaît le différend qui sépara jadis Eleonora Duse et le poète de Saint-Sébastien. — Mais je n'ai jamais su exactement quelle aigreur intime donnait à l'esprit de Jean Lorrain une tournure regrettable pour Gabriele d'Annunzio et tout ce qui l'avait approché.

Nice, 19 Janvier 1904.

CHER AMI,

Un service : Je pars demain pour Paris. Voulez-vous l'annoncer à vos lecteurs, que les Niçois de passage et de naissance consentent à me laisser la paix. Dites que je pars pour un mois mettre en répétition *Ludine* aux Capucines et *L'Homme à la bague verte* au Théâtre moderne.

Je reviendrai dans huit jours et vous ferai signe dès mon retour. Mais surtout ne l'annoncez pas. Excepté pour vous et quelques rares, je suis toujours absent. Je pars donc officiellement pour un mois, et tiens à être su absent. Vu *Magda* et trouvé la Duse bien supérieure dans *Magda* que dans la *Dame aux Camélias*.

Votre

Jean LORRAIN.

Sous ses apparences désinvoltes et malgré la fantaisie dont il semait ses discours, Jean Lorrain aimait assez faire la leçon. Il reprochait volontiers aux autres le

masque qu'ils essayaient d'imposer à autrui, mais il avait soin de composer son personnage ainsi qu'il l'avoue lui-même :

Nice, 15 février 1904.

Ci-joint, mon cher ami, le volume annoncé et promis. Il éclate d'une santé dont je n'ai que l'apparence. Mais cette apparence, je veux la garder à tout prix, ne serait-ce que pour ennuyer mes contemporains et pas mal de mes amis.

C'est le surmenage évité qui me permet de travailler avec cette ardeur, d'où mon amour de la solitude.

Mon service de presse n'est pas encore fait. Vous êtes donc des rares privilégiés qui peuvent se croire et se dire mes amis. Vous retrouverez dans ces *Propos d'âmes simples* la Villa Trophime, qui vous vengera du Tout Nice littéraire, des conférences et des matinées, et quelques soleillades populaires qui vous consoleront des habits rouges du comité des fêtes, et du « crâne chauve » de la loge infernale.

Si vous pouviez dans les lignes que vous voudrez bien me consacrer faire ressortir ma vive admiration et le grand amour que j'ai pour ce pays, en même temps que mon horreur pour les gens qui le déparent, vous ferez grand plaisir à votre

Jean LORRAIN.

Les scandales de l'affaire Greuling et de la bande des malades qui s'éneraient à des messes noires vint trou-

bler la solitude si chèrement voulue par « M. de Phocas. »

Jean Lorrain, très susceptible, n'aimait point que l'on mêlât la légende de l'écrivain à sa vie privée et lorsque les rieurs n'étaient pas de son côté, il savait frapper à toutes les portes et se rappeler, alors, les amis qui lui étaient dévoués.

Nice, le 30 mars 1904.

MON CHER AMI,

Paul Padovani vous a coupé l'herbe sous le pied, mais moi, je viens vous offrir, non pas une touffe d'herbe, mais un champ dans la plus étonnante revanche.

Vous suivez les débats de l'affaire Greuling, Popesco, etc... et vous avez vu comment cet assassin m'y arrange. C'est Barrès et moi qui l'avons corrompu, moi, surtout. *Monsieur de Phocas*, le *Vice Errant*, sont les causes de son malheur. « Je couche sur des draps bleus et j'ai des yeux de vipère. » Il serait pourtant bon d'en finir une fois pour toutes avec ces légendes.

Je me permets en vieux routier du métier de vous indiquer un Médaillon, voire un article sensationnel sous ce titre « L'Homme aux yeux de vipère » et en dessous Jean Lorrain.

Vous jugez de la joie de tous les Niçois et Niçoises en lisant ce titre. L'article commençant par une charge à fond de train, contre ma soi disant littérature empoisonnée et mes légendaires raffinements, finirait par la mise au point de la vérité, c'est-à-dire, de *votre opinion*, au grand désappointement des lecteurs d'abord alléchés et ravis. In cauda venenum.

L'Homme aux yeux de Vipère par l'écrivain Scorpion.
 Que dites-vous de cela, beau mime au masque tragique ?
 Voulez-vous venir en causer demain à déjeuner ?

Votre ami,

Jean LORRAIN.

Laurent Tailhade dans une lettre familière célèbre, reprochait à l'auteur de Madame Monpalou, de ne voir les objets et les choses que sous l'aspect le plus propice à la vente. Il y avait exagération, mais il ne demeure pas moins vrai que notre homme savait admirablement jouer de la publicité et qu'il ne laissait rien traîner qui ne lui fût utile. Il donnait même des indications. Au moins, agissait-il toujours avec élégance. Cette dernière qualité est depuis longtemps perdue.....

Paris, 12 avril 1904.

MON CHER AMI,

Sans nouvelles de vous, je viens vous rappeler votre bonne promesse, non pas de me réhabiliter... mais de me défendre contre les insinuations faciles des confrères, volontairement crédules, aux histoires des Greuling, etc. !

Le ci-joint article vous expliquera pourquoi je tiens tant en ce moment à une prose de vous dans un journal Niçois.

Votre

Jean LORRAIN.

Je suis ici, pour le Salon, à mon corps défendant.

Retour à Nice, en juillet. Et dans cette solitude d'été, nous avons passé trois semaines qui sont pour moi pleines de souvenirs. J'ai, grâce à Lorrain connu suffisamment mon monde littéraire, pour m'en tenir éloigné.

Nice, 19 juillet 1904.

MON CHER AMI,

Votre lettre me rejoint ici, après Marseille où j'étais le 15 et 16 courant. J'y suis depuis samedi. — Je quitte cette étuve, lundi matin, première heure. Venez donc cueillir la *Maison Philibert* vendredi.

Je me trempe deux fois par jour dans une mer grasse et chaude, sans pouvoir éteindre le feu de la Riviera.

Votre ami,

Jean LORRAIN.

Je ne sais par quel caprice, ou obéissant à quelle rancune, — peut-être simplement par fantaisie, — Jean Lorrain avait écrit une pièce, Sainte Roulette qui présentait, sous un jour assez curieux, le monde des joueurs. — La pièce devait être montée au Palais de la jetée-promenade où j'avais, moi-même, une pièce en trois actes en représentations. — Jean Lorrain dut renoncer à ses projets.

Nice, 24 février 1905.

MON CHER AMI,

J'ai renoncé à faire jouer à la Jetée-Promenade *Sainte Roulette*. Je perdais trop de temps aux répétitions, le

jeu n'en valait pas la chandelle. En 15 jours j'ai répété trois fois et je me suis dérangé huit. Ces manières-là ne me vont pas. Les Niçois sont fous. Ils s'agitent dans le vide. On n'arrive à rien ici.

Mes amitiés.

Jean LORRAIN.

J'assistai à Cannes, au Grand Hôtel, à une lecture privée de plusieurs scènes de Sainte Roulette. C'est Lorrain lui-même qui fit la lecture devant un public préparé, sympathique et qui l'écouta avec un plaisir manifeste.

Nous rentrâmes à Nice ensemble, dans la nuit. La conversation roula sur le théâtre et l'auteur, un peu déçu de Sainte Roulette, revint à la charge pour que nous mettions sur pied les trois actes que l'on aurait pu tirer du Visage de Machiavel.

Nice, 3 avril 1905.

MON CHER MERLET,

Je savais mieux que tout autre que vous comprendriez la tristesse qui essaye de sourire et ricane dans la soi disant gaieté de mes petits actes.

Croyez que j'aurais préféré que l'on me montât *Sainte Roulette* quoiqu'avec un collaborateur ! Vous y auriez vu des êtres de proie avec des bêtes, des dents et des ongles, au lieu des poupées besogneuses et avilies par des besoins de luxe, de la soirée de samedi.

Je m'attelle à mon roman, que je dois livrer fin juin (26 chapitres).

Et maintenant, mon cher ami, songez aux trois ou quatre actes que vous devez faire du beau récit véridique que vous me fîtes il y a un ou deux ans : La vieille femme mûre, amoureuse. C'était nerveux, passionné, poignant. Ça m'avait paru tellement de la vie et de la vie cruelle, authentique, telle qu'elle est, que je vous ai envié votre chance d'avoir vu de telles choses. Il faudra même que de ceci nous recausions.

Quand partez-vous ?

Mes amitiés.

Jean LORRAIN.

Mes compliments sur votre *Chatterton*. (Comme vous devez aimer ce héros, victime inévitable de son rêve plus grand que la réalité).

Fatigué, surmené, il me refusa la préface qu'il avait promise dans un mouvement de générosité. Et comme je lui avais été reconnaissant de cette preuve d'amitié, je lui demeure aujourd'hui fort obligé de m'avoir empêché de publier de mauvais vers.

Nice, 7 avril 1905.

MON CHER AMI,

Ma préface ne vous fera pas vendre un exemplaire de plus et ce volume de vers n'ajoutera rien à votre gloire. *On ne lit plus la Poésie*. On lira votre *Cendre Parfumée* quand une pièce ou un beau livre vous aura imposé au public. J'écrirai mal cette préface ; c'est une corvée qui

m'ennuie ; c'est parce que je suis votre ami que je vous parle ainsi.

Jean LORRAIN.

Et voici les dernières lettres, elles sont tristes, désabusées. La santé de Jean Lorrain déclinait. Il devait mourir, quelque temps plus tard, alors que je ne l'avais pas revu depuis cinq mois.

Nice, 17 avril 1905.

MON CHER AMI,

Je n'ai plus les volumes qui vous manquent. Je suis en plein déménagement ; je quitte la Villa. Elle est à vendre ou presque ; je suis en plein désarroi. J'ai d'ailleurs failli claquer cet hiver et suis plus sauvage et renfrogné que jamais.

Votre ami.

Jean LORRAIN.

Nice, 12 novembre 1905.

MON CHER AMI,

J'ai essayé de faire passer vos nouvelles au « Journal ». Illusion ! Je n'arrive même pas à y placer, moi, ma copie ; et ma série *Elie, Garçon d'Hôtel*, a été suspendue en pleine publication. Décision autocratique.

Si vous croyez que quelqu'un a de l'influence sur la direction ! Je ne suis arrivé à caser qu'un seul de mes amis, Charles-Henry-Hirsch, qu'ils ont pris ; et j'ai dix ans de collaboration au « Journal... » Pour les

autres... J'ai perdu mon temps et ma peine. Et un roman de Bertrand, *Pepete le Bien-Aimé* ! Et les ennuis qu'a eus Bertrand ! Il ne veut plus en entendre parler !

Je reste donc navré d'avoir égaré votre *Cendre Parfumée*.

Je viens d'être et suis encore très malade Je suis resté couché trois semaines. Les eaux de Chatel-Guyon m'ont donné une congestion des intestins et c'est à peine si je puis sortir maintenant une heure par jour. Jusqu'à nouvel ordre, toute sortie du soir m'est interdite. J'en ai pour un ou deux mois à me remettre. Ce sera très long. Et j'ai des heures où je souffre abominablement.

Votre

Jean LORRAIN.

Nice, 10 décembre 1905.

MON CHER AMI,

Voici le *Crime des Riches*. J'aurais été bien embarrassé de vous le faire parvenir cet été puisque je n'avais pas votre adresse.

Vous avez bien de la chance d'être enfin tranquille. Moi, je ne le suis pas. Ma santé est de plus en plus déplorable. Chatel-Guyon qu'on m'avait ordonné cet été ne m'a pas du tout réussi. Je suis revenu de Paris exaspéré de trop d'affaires, avec une neurasthénie impossible à décrire. Je suis plus sauvage que jamais ; d'ailleurs comment dînerais-je dehors ? je suis astreint à un régime ridicule. Je dois être rentré tous

les jours à 4 heures. Vous êtes jeune et bien portant, vous !!!...

Mes amitiés.

Jean LORRAIN.

Je saluai fidèlement le poète disparu Je le fis avec une sincérité profonde et je suis resté longtemps très ému par la fatale nouvelle qui m'était parvenue. Madame Pauline Duval, la mère du grand mort, me remercia par ce petit mot.

Fourmies, 14 août 1908.

Merci, Monsieur, de mettre les choses au point en ce qui concerne mon pauvre fils.

Je reçois l'article que vous consacrez à sa mémoire.

Veillez trouver ici, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Madame Pauline DUVAL-LORRAIN.

* * *

On sait quelle fut la mort terrible de Lorrain qui s'éteignit après des souffrances aiguës et une agonie de plusieurs heures sur une vision de beauté.

Le dernier souvenir qu'il avait gardé était celui de la visite à la Société nationale des Beaux-Arts. Il y avait admiré une estampe de Chapuy. Et pendant qu'il râlait, il ne cessait de répéter : « le chef-d'œuvre, oui, c'est le chef-d'œuvre. » Puis, il chanta des vers sans suite, des fragments des poèmes qu'il aimait le mieux. Et la mort versa son ombre et sa paix sur ses yeux... qui avaient tout vu !!!...

Lorrain disparaissait de la vie terrestre le 30 juin 1906 alors que partout triomphait l'été.

Si j'ai voulu publier ces fragments de correspondance, c'est qu'il me plaisait, non seulement de rendre hommage à sa mémoire, mais de montrer, sous son véritable jour, l'homme envers qui l'on fut injuste même en voulant le glorifier.

Je fus jadis sollicité pour la publication des lettres que l'on vient de lire.

Je refusai.

Lorrain venait de mourir.

Tous les articles nécrologiques, toutes les études hâtives parlaient à tort et à travers d'un homme qui

appartenait beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire littéraire et qui, surtout, disparaissait de la scène parisienne sur laquelle il avait joué un premier rôle.

Les années ont passé.

Les morts vont vite et les vivants sont tellement pressés d'arriver à la mort qu'ils enjambent les cadavres sans reconnaître, à la dérobée, les beaux visages qui demain se tourneront vers l'anonymat éternel.

A l'ombre du grand mort et à la fois, dans le rayonnement d'un des artistes les plus prestigieux des lettres françaises, devant la stèle funèbre, j'ai voulu déposer l'offrande discrète de la piété et du souvenir.

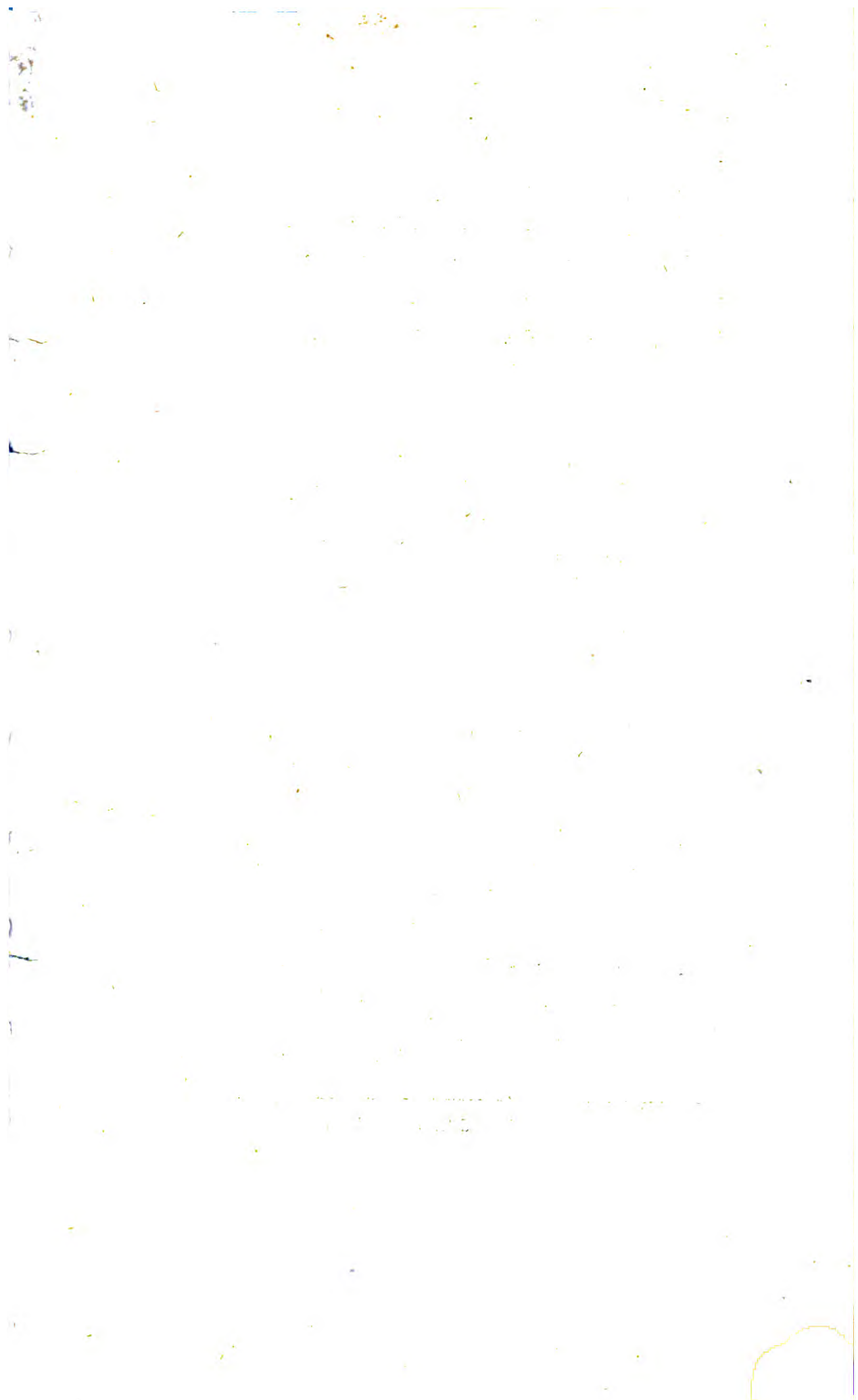
J. F. LOUIS MERLET.

Paris, 1924.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JANVIER 1925
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE)

65661435





1.000

== COLLECTION « AMES ET CHOSES » ==

Pour paraître prochainement :

[N° 8]

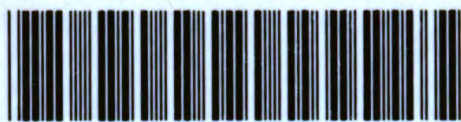
Nos Écrivains définis par eux-mêmes

Enquête menée par Gaston PICARD

Paru précédemment :

- N° 1. — MAURICE BARRÈS. *Quelques Lettres Politiques inédites*, présentées par J. CAPLAIN. épuisé
- N° 2. — PIERRE BONARDI. *Madame la Critique*. 3 fr. »
- N° 3. — ROBERT SALOMON. *Cheveux longs et idées courtes*. 3 fr. »
- N° 4. — CLAUDE AVELINE. *Lorsque Candide fut parti*. 3 fr. »
- N° 5. — HENRY DECOIN. *Le Sport, Monsieur*. 3 fr. »
- N° 6. — HENRY CHAMPLY. *Bobard, Chambard et Cie*. épuisé
- N° 7. — JEAN LORRAIN. *Quelques lettres curieuses et inédites*, présentées par J. F. LOUIS MERLET 3 fr. »

HENRY GOULET, Libraire-Édit., 5, rue Lemercier, PARIS (xvii^e)



305045470S

ST. GILES', OXFORD. OXI 3NA

11.7.05



1/J 7170 A. 2

